

a, vous le comprenez, des occasions encore plus méritoires de faire la charité.

Visiter les pauvres dans leur misérable demeure, leur porter des vêtements, le fruit de vos petites économies, des mets, des friandises dont vous vous êtes privés, voilà une œuvre d'autant plus parfaite qu'elle est moins facile et moins attrayante. Vous l'avez pourtant déjà pratiquée, j'en suis sûr. Vos parents vous apprennent à aimer les pauvres et à les secourir, sans vous laisser rebuter par l'apparence sordide de leur personne ou de leur demeure. Soyez donc bons, compatissants et charitables, chers enfants ; c'est le meilleur moyen d'arriver au ciel ; c'est la seule chose qui puisse vraiment consoler des misères et des tristesses de la vie.

## AU COIN DU FEU.

Le *Bazar* ne paraissant plus qu'une fois par semaine, ses rédacteurs ont maintenant des loisirs. Nous aurions, pour notre part, le temps de méditer. Sera-ce sur le sujet qu'*Une amie* nous indique dans sa dernière causerie ?

Notre aimable collaboratrice donne à entendre que nous ferions bien d'amender notre *programme*, en y faisant entrer le mariage au lieu du célibat. Et pour nous y déterminer elle nous fait entrevoir les rhumatismes qui s'avancent avec l'âge, et qui menacent de rendre fort peu poétique le coin du feu où se prélassent le célibataire endurci.

La question est importante et mérite considération.

A vrai dire, un vieux garçon n'arrive pas à un âge aussi .....respectable sans avoir réfléchi là-dessus. A certains moments l'isolement et l'ennui se sont fait sentir, et il a songé alors au charme qu'apporterait, dans ce réduit solitaire, la présence de l'ange du foyer. Il s'est rappelé la maison paternelle, avec ses saintes affections et ses joies si pures ; il a pensé surtout à celle qui nous faisait si chaud et si doux ce nid de notre enfance, à cette mère, dont la tendresse unique a jeté tant de bonheur sur notre vie et a laissé tant de regrets dans notre cœur !

Mais sans remonter vers le passé, et en regardant parmi ses contemporains qui ont jeté l'ancre sur quelque rivage de ce vaste océan où il erre à l'aventure, notre célibataire a pu voir, tout myope qu'il soit, d'heureux ménages où mari et femme n'ont qu'un cœur et qu'une âme, où la vie est prise au sérieux et le devoir accepté de bon cœur, des maisons bénies où, du matin au soir, on entend rire et gazouiller les enfants, ces oiseaux du bon Dieu.

Enfin, il n'est pas sans avoir entendu dire, ou sans avoir lu dans tous ses livres, qu'il existe encore des femmes, des jeunes filles, qui ne sont ni vaines, ni coquettes, ni prétentieuses, quoique jolies et spirituelles, mais qui sont vraiment bonnes, douces, réfléchies, simples dans leurs goûts, laborieuses, capables de s'oublier elles-mêmes et de se dévouer pour les autres.

Il a pu alors lui arriver de désirer une compagne fidèle, courageuse, énergique au besoin, mais toujours indulgente ; pauvres hommes ! ils ont tant besoin d'indulgence !

Mais où trouver un tel trésor dans ce grand monde où les apparences sont si trompeuses, où le clinquant est plus commun que l'or pur, le strass moins rare que le diamant, où le vrai mérite se cache et court grand risque d'être à jamais inconnu et méprisé ?

Les philosophes et les moralistes s'accordent à dire que cette recherche est une entreprise difficile.

Salomon, le plus sage des hommes, n'est pas encourageant sur ce point. "Qui trouvera la femme forte ?" demande-t-il. Et il ne répond rien, sinon qu'il faut aller, pour la trouver, jusqu'aux extrémités de la terre.

Notre pauvre homme n'aime pas à voyager ; nous craignons donc qu'il ne soit irrévocablement condamné..... aux rhumatismes !

Mais où sommes-nous et à quoi pensons-nous ? Salomon écrivait pour un autre temps et pour un autre pays. Mais nous sommes en Canada, à Montréal, dans l'an de grâce 1886, et au sortir du Grand Bazar de la Cathédrale.

Si notre vieux garçon a visité ce Bazar (et nous savons qu'il y a été), n'a-t-il pas vu cet idéal charmant cent et mille fois réalisé ? Et ne le trouverait-il pas aussi très facilement parmi les aimables lectrices de notre journal ?

Il n'en faut pas douter.

Mais alors surgit une autre difficulté : l'embarras du choix. Et en supposant qu'il choisirait, il reste à savoir s'il serait choisi.

*Abyssus abyssum invocat.*

C'est ainsi que de difficulté en difficulté, et d'un embarras à un autre, le pauvre célibataire en est encore ...à méditer.

Ou plutôt, non, car une méditation bien faite exige une *résolution pratique*.

Or nous n'en sommes pas encore là. Nous n'avons pas médité : nous avons rêvé.

C'est donc à recommencer.

J. D.

10 octobre 1886.

## CHRONIQUE.

La clôture officielle du Bazar de la Cathédrale a eu lieu mardi, le 12 octobre, veille de la fête patronale de Mgr. l'archevêque. Sa Grandeur présidait ayant à ses côtés le R. P. Antoine, provincial, le R. P. Lefebvre, Sup. local des Oblats M.I., et les principaux organisateurs du Bazar. L'assistance était très nombreuse, en dépit du mauvais temps. Mais si la pluie n'avait pas empêché le public de venir, l'agitation électorale, paraît-il, a été cause que plusieurs artistes sur lesquels on comptait pour le concert ont fait faux bond. Ceux qui ont chanté et dont nous publions les noms ailleurs, ont certes bien fait leur devoir, mais ils n'ont pu, naturellement, remplir qu'une partie du programme. On peut dire de ce concert qu'il fut *short and sweet*.

La partie musicale terminée, Monseigneur prit la parole pour adresser ses remerciements à tous ceux qui ont pris part au Bazar de la Cathédrale. Il a félicité les dames des dif-